

Une nouvelle écrite en cadavre exquis,
avec Joy Sorman sur air.laclass.com



La Malédiction du Passé





La Malédiction du Passé



Cette nouvelle a été écrite selon les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. Chapitre après chapitre, Joy Sorman et les collégiens ont ainsi imaginé cette fiction en ne pouvant lire que les dernières lignes des passages précédents.

Prologue _____ p. 7

écrit par Joy Sorman

Chapitre 1 _____ p. 10

écrit par Joy Sorman

Chapitre 2 _____ p. 15

écrit par les 4^è de Sophie Cernin et Virginie Pays,
Collège Jean-Claude Ruet, Villié Morgon

Chapitre 3 _____ p. 20

écrit par les 4^è de Véronique Chappuis, Alice Haberer et
Catherine Benhamou, Collège Gilbert Dru, Lyon 3^è

Chapitre 4 _____ p. 25

écrit par les 4^è de Nathalie Crouzet et Karine Maire,
Collège Val d'Ardières, Beaujeu

Chapitre 5 _____ p. 29

écrit par les 3^è de Pierre Cochet et Ghislaine Esmilaire,
Collège Jules Michelet, Vénissieux

Édité par les 3^è d'Estelle Pianese et Emmanuelle Klimas,

Collège Jacques Cœur, Lentilly

Illustration de couverture : Nicolas M., Manon R., Irina R.



Prologue

Joy Sorman

Le bus a tourné au coin du boulevard, virage un peu serré, a freiné dans un crissement et s'est immobilisé, expulsant un souffle pneumatique, comme un soulagement. Elles sont montées, mutiques, têtes baissées, ont composé six tickets, rejoint directement, sans hésitation, le fond du bus, et occupent maintenant les six sièges de la dernière rangée — alignement de fauteuils râpés, légèrement surélevés — six places qui offrent une vue panoramique sur l'ensemble des voyageurs. Elles ont relevé la tête. Je me tiens debout près du chauffeur et leur présence m'aimante aussitôt — leurs visages frondeurs qui semblent éclairés d'une lumière noire.

Les plus jeunes ont croisé mécaniquement les jambes, les plus âgées sont assises dos bien droit, cuisses parallèles, pieds joints. Elles se sont installées dans un ordre qui semble aléatoire, ni croissant ni décroissant. Je voudrais pourtant trouver un sens à leur disposition car, j'en suis certain, ces six femmes appartiennent à une même famille.

Leurs dents en or pourraient être un indice de cette parenté : chacune d'elles laisse entrevoir, dans un rire ou un bâillement, une ou plusieurs molaires étincelantes, une incisive d'un jaune précieux, une canine métallique. Je comprends que ces dents sont des bijoux.

La dentition de la femme la plus âgée est intégralement en or, sa bouche est un trésor mais le reste de son apparence est rapiécé et approximatif. Elle a peut-être quatre-vingts ans, je me dis qu'elle pourrait vendre une de ses dents pour s'acheter des vêtements neufs — mais sans doute tient-elle à sa mâchoire plus qu'à tout au monde, et vendre une seule de ces dents ce serait vendre son âme. Quand elle sourit, l'or illumine son visage bruni, fissuré par les rides.

La présence de ces six femmes modifie étrangement l'atmosphère du bus, elles irradient, mais c'est comme si j'étais le seul à les avoir remarquées, les autres voyageurs ne leur manifestent aucun intérêt, ne leur jettent même pas un regard, tandis que plus je les observe, plus montent en moi la fascination et la crainte, deux émotions enroulées en

une, qui me chauffent les tempes et me serrent le ventre.
Qui sont-elles ?

Mon imagination les transforme déjà en reines, exilées ou
répudiées, en guerrières, en sorcières autant qu'en fées, et
même en chasseurs de prime.

I. Six Femmes

Joy Sorman

Ces six femmes appartiennent à une même famille, mais ce ne sont pas leurs dents en or qui l'indiquent. C'est cette petite tache brune sur le haut de leur front, à la racine des cheveux, comme la carte d'une île déserte, six femmes, six taches, six îles aux contours différents mais aux superficies équivalentes, que je découvre alors que je me suis enfin approché d'elles, que j'ai avancé vers le fond du bus, les observant à la dérobée.

Une singularité pigmentaire, une étrangeté génétique et poétique, leur peau en commun, qui les prive d'anonymat, les rattache immédiatement et incontestablement à une lignée, famille marquée par une légère malédiction dermatologique. Comment alors passer inaperçu, renier les siens, mentir sur ses origines ?

Persuadé maintenant qu'elles sont de même ascendance, je voudrais deviner leurs liens familiaux. Qui est la mère, la tante, la sœur ou la cousine ? Qui a enfanté qui ? Qui est l'aînée et qui a l'autorité ?

J'identifie une plus jeune, une plus vieille, mais entre ces deux âges c'est la confusion, l'incertitude, visages même ment pâles, cheveux onyx d'un brillant égal, yeux en amande, bouches on l'a dit ; peut-être les jupes pour les unes, les baskets pour les autres, les cheveux courts ou longs, noués en queue de cheval ou défaits signaleraient une différence de génération. Leur timbre de voix sont proches également, et ces voix portent loin, du fond du bus jusqu'au chauffeur, phrases sonores, passées à la chaleur buccale de l'or, elles discutent entre elles, visages et bustes tournés les uns vers les autres à intervalles réguliers, dans une langue opaque qui ne ressemble à rien de ce que je connais, une langue lestée de consonnes, aux voyelles elliptiques ou escamotées, sifflées cul-sec comme une liqueur. Elles s'interpellent, se tiennent par les épaules, se désignent du doigt, moqueuses et bienveillantes — et je ne peux détacher mes yeux de leur sidérante parade. Parfois l'une d'elles pivote dans ma direction et de sa position légèrement surplombante, au cul du bus, me lance un regard noir : intimidé, honteux de les espionner, je me mets à cligner des yeux — signe de mon malaise.

À chaque fois que le chauffeur ralentit à l'approche d'une station, les six femmes se taisent, suspendent net leur parole, et alors le bus semble plongé dans un silence léthal, le temps de charger les nouveaux voyageurs, qu'elles évaluent et détaillent comme s'ils passaient au détecteur de métaux, ou de mensonges. Puis le mouvement reprend, celui du bus, celui des phrases.

Ma station est passée depuis longtemps, je ne suis pas descendu, je veux rester avec elles, dans leur aura, dans leur champ magnétique, et rien d'urgent ne m'attend ce soir.

Elles descendent au terminus de la ligne, aux franges les plus reculées de la ville, sur un rond-point désertique planté d'un arbre et de trois lampadaires. Au loin la fumée blanche d'une usine de traitement des déchets, un terrain vague sans bordures, une autoroute sur la ligne d'horizon.

Mutiques à nouveau au moment de quitter le bus, comme si elles se méfiaient du chauffeur, elles reprennent leur babillage à l'air libre. Je descends, je les suis, je ne pense plus qu'à une chose, les suivre. Deux autres passagers me

précèdent pour aussitôt disparaître dans la grisaille, indifférents à cette mystérieuse procession de femmes.

Je me tiens à distance, quelques mètres derrière elles, je manipule mon portable pour me donner une contenance, ne pas éveiller les soupçons.

Six vélos emmêlés autour d'un lampadaire attendent les six femmes. Il faut quelques minutes pour détacher les antivols, récupérer tous les vélos, que chacune retrouve le sien, règle la hauteur de la selle et du guidon.

L'une d'elles à cet instant attire mon attention. Elle porte au poignet un bracelet de grelots, enfourche un vélo de course rouge. Elle est vêtue d'un jogging blanc satiné, pantalon et blouson accordés. Elle doit avoir vingt-cinq ans, elle est ronde et jolie, elle a la pâleur et les cheveux noirs de sa famille.

Je me souviens qu'un peu plus tôt dans le bus elle a posé sur ses genoux un sachet de fraises *Tagada* dont elle a mangé l'intégralité du contenu le temps du trajet, à la cadence d'un métronome —une fraise toutes les vingt secondes.

La nuit vient, leurs silhouettes s'estompent, elles se placent à nouveau en file indienne pour prendre la route, chacune enfourche son vélo, un pied sur la pédale, l'autre encore à terre, la plus âgée a pris la tête du cortège, elles rouleront bientôt vers le nord — mon cœur s'emballe, comment les suivre? Je ne veux pas perdre leur trace, pas maintenant, pas déjà.

2. Une nuit sans fin

3è du Collège Les Servièrès

Il fait froid, très froid, trop froid. Il commence à neiger et du verglas recouvre le sol. Obsédé par ces femmes, je poursuis malgré les chutes de neige plus intenses et le brouillard épais qui gêne ma vision.

Les flocons commencent à recouvrir leurs traces et je décide d'accélérer. Mais la neige qui craque sous mes pieds ne m'aide pas à la discrétion. C'est à ce moment-là que je glisse sur une plaque de verglas, provoquant malgré moi un bruit qui résonne dans toute la rue déserte.

J'espère plus que tout au monde qu'elles ne m'ont pas entendu. Seulement, à quelques mètres de là, je ne sais pas qu'une des six femmes, la plus grande et la plus âgée, a alors remarqué que je les suivais... Je me relève rapidement malgré une douleur lancinante dans la cheville droite et décide quand même de continuer coûte que coûte ma filature.

La nuit commence à tomber, le froid s'intensifie, je n'en peux plus! Les femmes s'engagent dans une ruelle étroite, faiblement éclairée. Il devient de plus en plus difficile de les suivre. Ralenti par ma blessure, je vois pourtant les six femmes, devant moi, ouvrir un lourd et imposant portail en fer, qui grince et me glace le sang. Elles semblent soudainement avoir été englouties par cette ouverture. À mon tour, je m'approche, pousse le portail et m'introduis sans me méfier, lorsque tout à coup, je suis pris de vertige. Une odeur entêtante s'infiltré alors progressivement dans ma tête... Mes yeux plein de larmes se referment sur le sourire doré de ces six étranges femmes...

J'ouvre les yeux, mon réveil sonne : il est 7h30. Je me souviens aussitôt que la nuit a été bien trop agitée... Je tends la main et coupe la sonnerie stridente qui fait ressortir une migraine abominable. Je sens alors ma cheville droite tout engourdie et douloureuse. Je glisse du lit non sans difficulté. J'allume la radio. Stupeur, ce sont les mêmes actualités : crash d'avion en plein océan atlantique (deux-cent quatre-vingt quatre

victimes recensées, comme dans l'accident survenu également la veille...), vigilance orange décrétée dans tout le pays (de fortes chutes de neige sont attendues, chose rarissime à Madrid, souligne le journaliste), comme dans mon rêve de cette nuit...

Comment est-il possible qu'autant d'événements se reproduisent à l'identique ? Était-ce un rêve prémonitoire ou ai-je vraiment déjà vécu cette même journée hier ? Ou simplement est-ce ce fichu mal de tête qui me joue des tours ce matin ? Je décide de prendre ma température, mais je n'ai pas de fièvre : un simple 37,1 degrés... Je prends tout de même un médicament pour calmer ces douleurs lancinantes dans ma tête.

Ma journée de travail se déroule exactement de la même façon que celle de la veille : commandes identiques demandées par mon patron, même réunion entre midi et deux, sans grand intérêt, discussions semblables avec les collègues... Comme une impression de déjà vu...

En fin de journée, après le travail, je rejoins mon bus. À l'arrêt, ce sont les mêmes personnes que j'y croise : une mère désespérée tente comme hier de calmer son fils en plein caprice, un ivrogne, bouteille à la main, me réclame dix euros en chantant un refrain connu, et comme d'habitude, il m'insulte dès que j'exprime mon refus et surtout me met en garde contre un danger imminent... Et là, ses paroles ont une tout autre répercussion dans mon esprit : elles sonnent comme une vérité que je refusais jusqu'à présent d'admettre. Face à toutes ces coïncidences, je ne peux que me rendre à l'évidence : c'est peut-être bien lui qui a raison...

À cet arrêt comme dans mon cauchemar, les six femmes rencontrées — enfin j'ai de plus en plus de mal à me persuader qu'il ne s'agissait que d'un simple songe, d'une chimère — montent une par une. L'atmosphère change du tout au tout. Elles s'installent au fond à la même place, sur la banquette arrière, dans un ordre précis, de la plus âgée à la plus jeune, comme dans mon rêve... Encore plus étrange ! La plus vieille a toujours des dents en or sur tout son dentier.

Quant à la plus jeune, elle n'en a qu'une devant. La tête me tourne, les tympan me vrillent. Je ne sais plus quoi penser de toute cette histoire invraisemblable et épuisante : je suis à bout de force. Non, ce que je suis en train de vivre n'est pas envisageable...!

Pour la deuxième fois et pour en avoir le cœur net, je décide de les suivre. Je les rattrape au terrain vague, ce fameux *no man's land*. Je garde mes distances pour ne pas me faire attraper cette fois-ci, en prenant bien soin de ne pas glisser sur le verglas. Mais ce que je vois dépasse mon entendement...

3. Un autre moi-même

4^e du Collège Gilbert Dru

À travers les carreaux des fenêtres embuées par le froid, la lueur orangée d'un feu attire mon regard. Je reste sur mes gardes et m'approche pas à pas. Je marche lentement et avec précaution pour ne pas glisser et distingue tout à coup des tags représentant, sur chaque mur, des signes inconnus puis, sur le mur de droite, le chiffre « 6 », répété trois fois. Je m'aperçois que, entre les tags, des lettres en relief forment le mot « SEIS ». En dessous du dernier « S », la flamme se ravive brusquement à travers une fenêtre et j'aperçois un grand feu flamber à l'intérieur de l'entrepôt.

Je vois alors les femmes exécuter une danse étrange avec des mouvements de toutes sortes autour de ces flammes. C'est un mélange de plusieurs danses : elles font valser leurs robes et leurs cheveux en l'air. Elles lèvent régulièrement leurs bras et tapent des pieds de façon continue. Quelle danse singulière et incompréhensible !

Je pénètre alors discrètement dans l'entrepôt. Je me cache derrière plusieurs conteneurs. Soudain, l'une des femmes s'éloigne et se dirige vers le fond de l'entrepôt. Elle ouvre une porte et je la vois entrer dans une autre pièce. Quelques instants après, cette femme ressort de la pièce mystérieuse accompagnée d'un homme. Ce dernier paraît endormi, est ligoté aux jambes ainsi qu'aux poignets et a le visage recouvert d'un masque effrayant. La femme et l'homme se dirigent vers les autres femmes qui, elles, poursuivent leur rituel. Ils arrivent autour du feu. La femme met l'homme à genoux, près du feu ; elle lui enlève soudainement le masque qu'il portait. J'essaye de voir le visage de l'homme mais en vain. Je ne perds pas espoir et continue de regarder le groupe. Soudain, l'homme se retourne et me fixe du regard.

Je suis abasourdi : ce que je viens de voir dépasse tout ce que j'ai jamais vu durant ma vie. Cet homme se tient là, devant moi, et je m'aperçois qu'il me ressemble ! Comment est-ce possible ? Son visage est identique au mien ! Un vrai sosie ! Je n'en crois pas mes yeux. On dirait une copie conforme.

Son accoutrement m'étonne : il a une tunique bleue avec le col en or et un pantalon serti de pierres précieuses ; un étrange tatouage est dessiné sur son bras droit, avec des signes inconnus qui me donnent des frissons. Malgré son style oriental, il me ressemble trait pour trait.

C'est à ce moment-là que cet autre moi-même pousse un cri de fureur qui résonne dans tout l'entrepôt. Il semble reconnaître l'endroit où il est et a l'air terrifié. Les femmes se mettent alors en cercle autour de lui. De là où je suis, je peux distinguer le scintillement de leurs dents en or à la lueur du feu. L'homme se débat, tente de s'échapper, mais sans succès. Une des six femmes se saisit alors de lui et le pousse dans le feu. Il disparaît dans les flammes !

Les six femmes disparaissent à leur tour en sautant au milieu du feu. Je me retrouve seul, dans le froid et l'obscurité. Comment ont-elles fait pour disparaître ? Est-ce de la magie ? Ou alors, suis-je devenu fou ? Je reste immobile, muet, atterré. Je suis effrayé par la situation et me pose

tellement de questions ! Où sont-elles allées ? Qui est cet homme qui me ressemble tant ? Est-ce moi ? Mon cœur bat à cent à l'heure quand, tout à coup, à côté des cendres laissées par le feu, j'aperçois un papier laissé par terre, qui ressemble à une lettre.

Je ramasse le papier et je lis :

« Rends-toi à la place Mayor. Les chiffres 11 et 4 te guideront et tu nous retrouveras. »

Je sors en toute hâte de l'entrepôt et demande à une jeune femme :

« Connaissez-vous la place Mayor ?

- Bien sûr ! Elle est à cinq minutes d'ici. Tournez à gauche après la troisième rue », me répond-elle.

Cinq minutes plus tard, je suis sur la place. Je me pose mille questions sur les mystérieux chiffres « 11 » et « 4 ». Pendant une heure, j'essaye toutes les solutions possibles et imaginables, mais en vain. Tout à coup, j'entends une petite fille chanter :

« Une arcade, deux arcades, trois arcades, quatre arcades... »

Je comprends alors. Je fais le rapprochement avec les onze arcades... Je m'approche de celles-ci et, avec beaucoup d'espoir, je me place devant la quatrième arcade. Je me sens alors immédiatement emporté par une énorme pression. Je perds connaissance.

4. Une septième femme

4^e du Collège Val d'Ardières

Je me réveille et je sens sur ma peau la brûlure du soleil. La chaleur est étouffante. J'essaye d'ouvrir les yeux mais la lumière est aveuglante. Ma tête est douloureuse, tous mes membres sont engourdis. Le fait d'avoir passé l'arcade m'a transporté ailleurs.

Autour de moi, le décor est oriental. Une place. Je vois trois *medersas* richement décorées. Les murs sont couverts de mosaïques. Je finis par reconnaître Samarcande : je l'ai vue dans un documentaire à la télévision quelques jours auparavant. J'entends le chant du Muezzin qui appelle à la prière. Je reste quelques minutes assis pour repenser à ce qui s'est passé. J'ai l'impression que quelqu'un m'observe. Je me retourne et je vois une très vieille femme assise sur un banc, le dos courbé. Elle a le visage hâlé et ridé par le vent et le soleil. Elle porte une longue robe aux motifs colorés et un voile noir. C'est étrange... j'ai l'impression de la connaître.

Elle me sourit légèrement et j'aperçois alors ses dents en or. Son regard m'inspire confiance et respect. Elle semble m'attendre. Je veux en avoir le cœur net. Je traverse la place et me dirige vers elle. En me rapprochant, je remarque qu'elle a une tache sur le front : la même que les six femmes ! Mais qui est donc cette septième inconnue ?

Elle se lève et d'un signe de tête, m'invite à la suivre. Mon instinct me dicte de lui obéir. Elle s'engouffre dans une ruelle. Malgré son âge, comme par magie, elle accélère le pas. Les murs défilent, des façades ornées de motifs géométriques complexes, des portes de bois d'ébène richement sculptées... Je ferme les yeux un instant. J'ai l'impression de rêver. J'imagine les sabres des guerriers perses s'entrechoquer contre ceux de l'armée d'Alexandre le Grand, du temps de la conquête grecque. C'est comme si j'étais déjà venu à cet endroit, des siècles en arrière.

Nous nous dirigeons vers le marché de Samarcande sur la place Registan. En fermant les yeux encore une fois, je

vois cet immense bazar aux couleurs bigarrées où épices et tissus recouvrent les étals. Des éléphants tirent des chariots chargés de marbre. Je me trouve au point de rassemblement de toutes les caravanes arrivées en ville et qui font étape sur la route de la soie. Je rouvre les yeux ; les éléphants ont disparu laissant place à la majestueuse mosquée Bibi Khanym.

Que sont ces visions ? À croire que la vieille femme réussit à ressusciter le passé de la ville !

Elle m'entraîne alors à l'intérieur d'un édifice grandiose, le mausolée de Gour Emir. C'est le tombeau d'un chef guerrier du XV^{ème} siècle, Tamerlan. Nous avançons sous un dôme gigantesque recouvert de mosaïques bleutées, puis descendons les escaliers qui mènent à la crypte. Il fait frais. Au centre de la salle, il y a plusieurs dalles de marbre : ce sont les tombeaux des membres de la famille de Tamerlan. La tombe de ce dernier est au milieu des autres, sculptée dans un jade noir brillant et gravée de lettres d'or.

La vieille me montre du bout de son bâton l'inscription :
« Lorsque je reviendrai à la lumière du jour, le monde trem-
blera. »

Un frisson me parcourt le dos. Ma guide est-elle en train de
me mettre en garde contre ma curiosité débordante et ma
volonté de retrouver les six femmes ? C'est sans doute un
avertissement qui me prévient de mon sort si je continue
à trop vouloir en savoir sur elles. Qui est cette femme ?
Serait-elle une gardienne de la ville et de son passé ?

Soudain, ma vue se trouble, je ne vois plus rien et une
énorme migraine engourdit mon esprit. Tout devient noir.
Je me réveille sur un banc de la plaza Mayor, à Madrid.

5. Ma malédiction

3è du Collège Jules Michelet

Je m'assieds lentement, me tenant la tête en exerçant une légère pression, cela me soulage. Je me rends compte, au bout de quelques minutes, qu'une vieille femme est assise près de moi. Son visage me rappelle étrangement quelqu'un, mais mes maux de tête m'empêchent de réfléchir. Fermant légèrement les yeux, je lui demande qui elle est. Elle ne me répond pas, elle me regarde, elle me fixe plutôt. Elle plonge son regard dans mes yeux, comme si elle y voyait une histoire, comme si elle était entrain de lire en moi. Soudain je me souviens, cette femme, c'est elle, cette même femme qui, avec ses yeux, m'avait fait revivre le passé. Ses yeux, profonds et mystérieux...

Je lui demande alors ce qui s'est passé pour que je me retrouve, ici, à Madrid alors que je me trouvais à des milliers de kilomètres.

Elle reste silencieuse...

Puis quelques instants plus tard, elle prend la parole :

« Il y a une chose que je dois te dire, quelque chose de très important, que tu ne puisses imaginer. »

Puis elle continue :

« Ma personne n'a pas d'importance, j'ai été appelée par les esprits d'un grand guerrier pour te parler d'une chose que tu dois accomplir. Il est apparu dans mes rêves et m'a parlé. Il m'a raconté son histoire. Mais ce n'est pas une malédiction comme les autres, tu ne vas sûrement pas me croire, mais tu as hérité de cette malédiction d'un ancêtre très ancien qui se nomme Tamerlan. C'était un ancien chef de guerre Turco-mongole. Cette malédiction est tombée sur toi, tu en as hérité. Je vais te laisser à présent je te laisse continuer ton chemin seul.

- J'ai une dernière question : comment saviez-vous tout ça ? Comment saviez-vous que vous que je croiserais votre chemin ?

Elle répond calmement :

- Ce n'est pas qu'une question mon jeune enfant, mais

je vais quand même y répondre. c'est le destin tout simplement. Mais je t'avertis, ne laisse pas trop ta curiosité prendre le dessus et surtout abandonne tes recherches des six femmes. Eh oui, je suis au courant de tout. »

Tout cela me laisse sans voix. Je réfléchis longuement. Je vois qu'il ne me reste plus qu'une chose à faire. Rejoindre la terre d'où cette malédiction est apparue. Cette malédiction m'a été lancée et je dois m'en débarrasser.

Il me fallait quitter l'Espagne. Je devais rejoindre la terre de mon destin. Il ne me restait plus qu'une seule chose à faire. Je pris immédiatement la route en direction du nord.

Dix classes de collégiens et Joy Sorman écrivent onze nouvelles en cadavres exquis

Ce projet d'écriture collaborative entre des collégiens et un auteur est mené sous forme de Classe Culturelle Numérique sur l'ENT laclasse.com au cours de l'année scolaire.

Des fictions s'élaborent en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. L'auteur, cette année Joy Sorman, écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Cette année, 260 collégiens (4^e, 3^e et 3^e professionnelle) ont écrit 11 nouvelles avec Joy Sorman. Lisez les nouvelles en ligne sur air.laclasse.com.

Classe Culturelle Numérique sur laclasse.com

Conception : Christophe Monnet, Erasme - Métropole de Lyon et Isabelle Vio, Villa Gillet, avec Maylis de Kerangal et Marie Musset IA-IPR de Lettres - Académie de Lyon

Site web : air.laclasse.com développé par Patrick Vincent, Erasme - Métropole de Lyon

Suivi de projet : Hélène Leroy, Erasme - Métropole de Lyon et Nicolas Bernard, Villa Gillet

Mise en page : Aliénor Fernandez, Erasme - Métropole de Lyon

Relecture : Nicolas Bernard, Villa Gillet



Quatre mots, une malédiction,
un homme ordinaire qui ne se
doute pas que son destin va
changer lorsqu'il rencontre ces
six mystérieuses femmes! Qui
sont-elles? D'où viennent-elles?
Pourquoi l'attirent-elles autant?
Beaucoup de questions sans
réponse... mais cette aventure
n'est-elle qu'un rêve ou une dure
réalité?



Une *Classe Culturelle Numérique* menée sur l'ENT *laclasse.com*, initiée par
Erasme, living lab de la Métropole de Lyon, co-conçue avec la Villa Gillet.
En collaboration avec le Rectorat de l'Académie de Lyon et la Direction
Académique des Services de l'Éducation Nationale du Rhône.
Avec **Joy Sorman**, invitée aux 9es Assises Internationales du Roman.